

Au temps de la vue nue

France Théoret

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Théoret, F. (2021). Au temps de la vue nue. *Les écrits*, (160), 190–193.

AU TEMPS DE LA VIE NUE

«Ils l'ont dit à la télévision : les écrivains recherchent la solitude, ils ont déjà une vie de confinement. Ce n'est pas pareil pour moi, j'aime aller à l'extérieur.»

Il y a longtemps les parents, les arrière-grands-parents justifiaient des conduites marginales et discutables en commençant ainsi : – Ils l'ont dit à la télévision.

À présent, selon ma contemporaine, la télévision justifie une vie confinée pour les écrivains.

En d'autres mots, gardons-les ou enfermons-les chez eux : ils ne demandent que cela.

-

La pandémie a un nom, la Covid-19. Jusqu'ici la Covid-19 dure encore. Si je n'ai écrit aucune ligne dans mon journal depuis le début du confinement, je n'ai pas l'intention de céder au journal, plutôt présenter des choses observées.

Le «je» du récit est un personnage. Le temps présent, celui de la pandémie laquelle s'en prend au corps et à l'organisation du quotidien. Il s'agit de penser à la première personne du singulier pour la raison suivante : de grands moments de la vie sociale sont supprimés. Les rencontres sont portées à distance. (Une femme seule dans sa maison s'exerce à la distanciation qui doit constituer une habitude. Je m'y exerce jusqu'à ce que cela devienne une seconde nature. Je commence à m'y faire et montre l'exemple en portant un masque.)

La nécessité exige des autres qu'ils gardent leur distance. Le réflexe d'admonester renaît. Il n'est pas loin ce réflexe si tant est qu'une enfance a été sous la loi de l'obéissance. Une femme grogne que je n'ai pas pris suffisamment de distance. Je dis grogner, de fait elle ordonne en criant. Une cousine, d'ordinaire amicale, m'ordonne de rester à la maison. Reste chez toi. En corollaire, ne sors pas. Les politiques ont des consignes, annoncées tous les jours, à la même heure. Sur toutes les plateformes médiatiques. Je suis à l'écoute, beaucoup sont à l'écoute. Nous échangeons là-dessus.

Je suis une lectrice. Les ordres, venus d'en haut, communiqués par des autorités qualifiées, il est nécessaire de les entendre. Il n'empêche que des livres publiés depuis longtemps abordent ce sujet des consignes données à

des populations. J'écris le mot consigne afin de favoriser la neutralité de l'ordre.

Je, comme personnage et lectrice, affirme que la question des autorités – qui parlent, qui imposent, qui sanctionnent – est primordiale dans sa vie usuelle, que la pandémie la met en relief, au sens suivant : je ne peux éviter de la mentionner.

Il n'est plus de paroles, de nouvelles. Nous sommes des adeptes des écrans à l'affût des messages sociaux, des règles susceptibles d'être sanctionnées. La vie sociale s'en trouve réduite parce que soumise à des règlements.

Je vois comment il est possible de commander des changements radicaux à une population entière. La lectrice possède de nombreux livres sur le totalitarisme, tous lus, soulignés, relus pour plusieurs. Il s'agit d'exercer sa vigilance intellectuelle à propos de ces règlements actuels et de leurs suites quand la pandémie sera vaincue.

Aujourd'hui il est nécessaire d'agir de façon responsable. J'appartiens à une collectivité. La lectrice pense positivement, de façon éthique. Cette pandémie est dangereuse, ce que certains proches ne croient pas. L'objet du récit ne porte pas sur les croyances, plutôt sur les inconvénients de la Covid qui rendent le quotidien difficile. Plus précisément, j'appelle le quotidien nouveau, la vie nue.

Des images de télé me reviennent. Il y a plus de trente ans, de l'Union soviétique, nous voyions des queues devant les boulangeries et les magasins d'alimentation. Le temps des Soviétiques passait à attendre. Ici et maintenant, le temps est mis à l'épreuve. Ralentissement obligatoire. Patience, calme, à chacun son tour. – Quelqu'un dit : Je n'ai pas attendu, il n'y avait personne. Une victoire, un gain dans la journée, ce n'est pas de trop. Il est possible de calculer le nombre de gains et de pertes. Pour les gagnants, ce n'est pas inutile, il y a de quoi entretenir son esprit de compétition, fût-ce entre soi et soi, d'un jour à l'autre. Rien n'est trop petit en temps de Covid.

La vie nue occupe le temps. Les autorités conseillent des rituels. Les détails nous sont décrits, répétés plusieurs fois à la télévision. Comme nous ne saurions vivre sans nourriture, il a été fortement recommandé d'avoir recours

à la livraison. Étant donné la densité de population de mon quartier, un système complexe a été mis en place. J'ai passé des journées à attendre des sacs de provision lesquels sont à déballer, à décontaminer et à ranger. Au début, ces heures passives font rupture. Le désir et la capacité de me concentrer sur une lecture difficile me quittaient. J'exerçais ma volonté, j'étais appelée par les nouvelles mesures sanitaires.

À la pharmacie, j'ai été renvoyée chez moi, avec la demande, provenant de la Santé publique (pour cause d'âge), de ne plus me présenter et de faire livrer mes médicaments. J'ai dit que j'habitais à cinq minutes de ladite pharmacie, il a fallu que j'obtempère. Là encore, je devais attendre un jour entier chez moi, sans sortir, sans possibilité de marcher à l'extérieur. Restez chez vous, tel était le message gouvernemental.

«Il y a pire que cela dans la vie» dit le bon peuple. Puisque ma maison est confinée, il existe le courriel et le téléphone. Mes courriels sont brefs, les téléphones s'allongent. La vie nue, sa description détaillée des gestes occupe des heures lors de conversations avec des amis. Nous nous dépouillons de nos qualités devant la nouvelle gestion de nos jours. Il s'agit bien de gérer nos jours, ce à quoi j'imaginai échapper.

Comme narratrice, prenant une distance intellectuelle cette fois, je m'aperçois que je me transforme. Cela dit en bref, je ne me reconnais plus. Une amie me rassure à ce propos.

(Je me rappelle les années où seule la vie élémentaire comptait, enfermait la vie libre. Ce personnage croyait que jamais ne reviendrait la vie nue.)

Aussi courte soit-elle, la vie sociale existe pour une écrivaine. Elle est d'autant plus nécessaire ou indispensable ou essentielle, vu la part des heures qui lui sont accordées.

La pandémie efface et refoule sa pensée. La pandémie n'est pas une guerre. Il m'arrive de penser aux pays en guerre dont nous n'avons plus de nouvelles, les caméras étant enfermés ici depuis des mois. Covid-19, qu'une amie à l'esprit vif appelle Ovide dans ses courriels, est un virus, pas un ennemi armé. La comparaison avec la guerre est odieuse. Injustifiée.

Ce ne sera pas original, je l'ai entendu : l'état présent me fait désirer la vie d'avant.

Les mesures sanitaires sont justifiées, mais celles-ci ont des effets sur nous.

J'entends plusieurs fois le mot *frustration*. Il est vrai que nous subissons des privations. Les frustrés deviennent insatisfaits. La psychologie a son mot à dire.

Si je vais à l'extérieur, masquée, les mains purifiées, je remarque principalement des gestes agressifs : des manifestations de l'instinct d'agression. Ce qui se passe, les réactions d'opposition à l'entourage causées par la pandémie, me trouble. La société n'est pas la même, je ne la reconnais plus.

-

Je porte parfois mon rouge à lèvres sous le masque, pour combler un désir de paraître.

-

Née à Montréal où elle vit, France Théoret est poète, romancière et essayiste. Auteure emblématique de l'écriture des femmes, elle a publié une trentaine de titres. Elle a obtenu, en 2012, le prix du Québec Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.
